

La mine de Droitaumont

d'hier à aujourd'hui





Pendant 80 ans, l'activité minière a fait vivre Jarny, a contribué à son développement et a forgé son identité. La découverte de minerai et l'exploitation de deux mines de fer, celle de Jarny et celle de Droitaumont, ont amené beaucoup de main-d'œuvre dans la ville dont le nombre d'habitants a par conséquent largement augmenté dans la première moitié du XX^{ème} siècle.

C'est au nom de ce passé que la Municipalité a souhaité réhabiliter le carreau de mine de Droitaumont désormais transformé en un lieu de culture et de rencontre : l'espace "Rachel Foglia". A l'occasion de l'inauguration de ce nouveau site, nous vous proposons dans ces quelques pages un retour sur notre passé minier et plus particulièrement sur la mine de Droitaumont.

Je suis convaincu de l'utilité de témoigner sur le passé afin de créer une passerelle avec le présent et l'avenir. C'est toute la raison d'être de notre publication Jarny Patrimoine. Dans ce numéro, vous trouverez l'histoire de la mine de Droitaumont et de son quartier, des photos d'époque et des témoignages de Jarnysiens qui ont connu l'activité minière. Ces écrits et ces images rendent hommage aux mineurs pour leur contribution à la vie économique et sociale de leur région et de leur ville.

Ces traces matérialisent ce qui a disparu, permettent de se le représenter et de se souvenir. C'est au travers des traces laissées par les générations précédentes que naît un patrimoine. Notre patrimoine. Prenons en soin.

Jacky Zanardo
Maire de Jarny

La genèse : des premiers sondages du sous-sol à l'exploitation minière

Les gisements de fer sont très présents au nord de la Lorraine et plus particulièrement en Meurthe-et-Moselle dans les secteurs de Longwy, Briey et Jarny. Le bassin minier du Pays-Haut présente une teneur en fer relativement pauvre, 30 à 36 %, d'où le nom péjoratif de "minette". Il contient beaucoup de phosphore, ce qui produit un acier cassant. Malgré ces inconvénients, des industriels vont souhaiter exploiter ce minerai.

L'histoire de la mine de fer de Droitaumont débute à la fin du XIX^{ème} siècle lorsque deux scientifiques anglais, Sydney Thomas et Percy Gilchrist, découvrent un procédé permettant de retirer le phosphore de la fonte. Cette évolution industrielle constitue l'acte de naissance du bassin ferrifère lorrain d'autant plus que ce minerai n'est pas profond ; ce qui facilite son exploitation. Les usines sidérurgiques vont se multiplier et s'implanter à proximité des mines qui deviennent en quelques années le poumon économique de toute une région.

Dans les années 1880, les sondages géologiques débutent dans les secteurs de Jarny, Giraumont et Droitaumont par diverses sociétés qui espèrent obtenir une concession pour exploiter les gisements de fer. Le 5 août 1887, la concession minière de Droitaumont-Bruville, soit 1 170 hectares, est accordée par décret à la société Schneider, une des plus puissantes entreprises industrielles européennes. Suite à une étude géologique détaillée, les résultats de celles-ci sont retranscrits sur un plan de relief présenté à l'Exposition de Nancy de 1909.



Sondage de la mine de Droitaumont

Durant deux décennies, la concession octroyée n'est pas exploitée. C'est vrai à Droitaumont comme dans le reste du bassin minier de Briey. En 1907, sur 42 concessions accordées, seules 17 d'entre elles sont exploitées ou en cours d'aménagement. Ainsi, pour la mine de Droitaumont, plus de 20 ans s'écoulent entre les premiers forages et la mise en exploitation.

Les premiers travaux de surface débutent en 1907 avec la construction d'ateliers et d'une sous-station électrique. Dans les 2 ans qui suivent, les opérations de **fonçage*** des **puits*** ont lieu puis l'installation des **chevalements*** sur chacun des deux puits. Le puits I est profond de 210 mètres. Il est dédié au personnel et au matériel tandis que le puits II permet l'extraction du minerai. Le travail au fond bénéficie de l'introduction des premières perforatrices électriques à air comprimé et des progrès en matière d'explosifs.

Les installations industrielles sont composées d'une centrale électrique, de deux pavillons réservés aux machines d'extraction, la première à vapeur (en 1912) et la seconde électrique (après la 1^{ère} guerre mondiale), d'une chaufferie, de deux puits distants de 90 mètres et d'un accumulateur de minerai d'une capacité de 14 000 tonnes. A cela s'ajoutent un bâtiment accueillant des bains-douches et vestiaires, un grand atelier d'entretien et un raccordement ferroviaire de plus de 7 kilomètres de voies.

Les installations du fond comprennent une chambre de pompes capables d'évacuer 25 m³ d'eau **d'exhaure*** par minute, un ventilateur, 400 wagonnets d'une contenance de 2,5 tonnes, 6 locotracteurs à benzol complétés dans les années 1920 par 4 locomotives électriques.

Fonçage

creusement d'un puits de mine

Puits

tunnel vertical creusé pour exploiter les ressources minières du sous-sol, surmonté d'un chevalement. Il peut avoir plusieurs fonctions cumulables : sondage, extraction du minerai, exhaure, aérage, descente du matériel et ou du personnel

Chevalement

tour métallique installée au-dessus du puits de mine qui permet d'extraire et de remonter le minerai à la surface



Locomotive de la mine

Le 22 avril 1910, le premier train chargé de minerai de fer quitte Droitaumont en direction des usines sidérurgiques de la ville du Creusot en Saône-et-Loire, siège de la société Schneider. Le début réel de l'exploitation n'intervient que fin 1911. Le développement du chemin de fer permet de transporter le minerai vers les usines sidérurgiques. Dès 1908, une voie ferrée raccorde le carreau de mine de Droitaumont à la ligne Nancy-Longwy.

Exhaure

pompage de l'eau dans les exploitations minières souterraines

En 1914, le bassin ferrifère lorrain présente sa configuration définitive. Il compte une cinquantaine de mines à flanc de coteaux, quelques mines à ciel ouvert et 28 mines à puits dont celle de Droitaumont. L'ensemble de ces gisements produit 41 millions de tonnes de minette.

Le travail à la mine

Il existe trois types de mine : à ciel ouvert (bassins de Longwy et de Nancy), à flanc de coteaux (secteur de Hayange) et à puits (bassin de Briey dont la mine de Droitaumont). Concernant ces dernières, leurs chevalements caractéristiques rappellent les houillères du bassin lorrain ou du nord de la France.

Abattage

action d'arracher le minerai à la roche

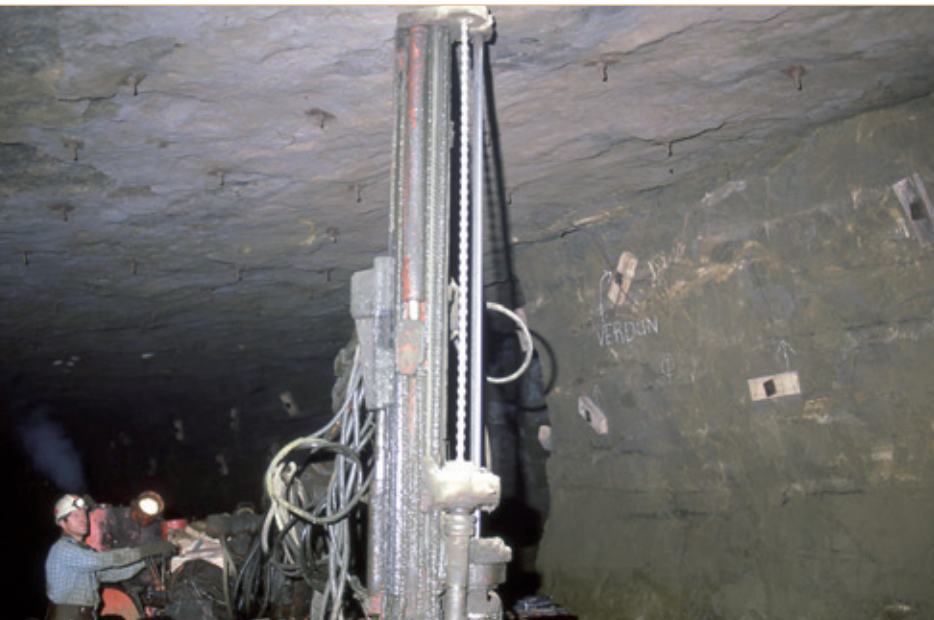
La mise en exploitation de la mine de Droitaumont datant du XX^{ème} siècle, de nombreuses avancées techniques ont déjà été apportées par rapport aux premiers chantiers du siècle précédent. La "mine à la main" (abattage* et chargement manuels, transport du minerai à cheval) a laissé la place à une mine plus mécanisée avec l'introduction de l'électricité : abattage à l'explosif dont la puissance ne cesse d'augmenter, wagonnets électriques de plus grande capacité et tirés par une locomotive sur un réseau de rail plus étendu. De plus, l'arrivée de l'électricité permet l'utilisation de compresseurs pour alimenter en air comprimé les marteaux perforateurs pneumatiques et de marteaux piqueurs pour casser les blocs de minerai. Dans les années 1920, une grande partie de la production de Droitaumont est réalisée au moyen de grosses perforatrices rotatives électriques qui peuvent chacune extraire plus de 250 tonnes de minerai en 8 heures. Le chargement est mécanique. Ces progrès techniques favorisent la spécialisation du travail avec notamment la création du poste de porion, chef d'équipe responsable de la production et de la sécurité. Ils se traduisent par un bond en avant du rendement.

Le travail au fond de la mine se décompose en plusieurs étapes :

- le forage (ou foration) : plusieurs trous sont percés dans la paroi. Au milieu des années 1950, le forage à main disparaît au profit de chariots de foration se déplaçant sur rail puis sur pneus et dénommés "le Jumbo"
- le tir : après avoir préparé les explosifs disposés dans des trous, la charge est amorcée pour faire exploser la paroi
- le purgeage : la solidité du plafond et des parois est contrôlée manuellement (par une barre métallique) et plus tard par une machine à purger. L'adhérence du bloc de minerai est évaluée en fonction du son obtenu (sonorité de "creux" ou de "plein"). S'il sonne "creux", les mineurs font tomber le bloc
- le chargement : une fois le minerai tombé, il est récupéré dans des berlines puis il est remonté en surface dans une cage d'extraction sur des bandes transporteuses. Il s'agit du skip*. Il faut attendre la fin des années 1920 pour pouvoir procéder à un chargement mécanique
- le boulonnage, à partir du début des années 1950 : il s'agit de consolider le plafond de la paroi en enfonçant une tige métallique de 2 à 2,5 mètres. Cet ancrage permet d'avancer dans la galerie. Auparavant, le soutènement s'effectuait par boisage. Le toit des galeries était ainsi supporté par des piliers en bois.

Skip

signifie "benne" en anglais. Installation d'extraction du minerai pour monter des charges grâce à des bennes



Le boulonnage

Sitôt en exploitation, la mine de Droitaumont produit rapidement des tonnages en forte augmentation, à l'image de l'ensemble du bassin de Briey en plein essor. Au démarrage, la production de Droitaumont s'élève à 70 tonnes par jour puis 150 tonnes et enfin 800 tonnes un an plus tard. Elle est envoyée au Creusot, siège de la société Schneider. Lors de cette première année de fonctionnement, 20 550 tonnes sont extraites de la mine de Droitaumont grâce à 71 mineurs de fonds et 116 employés de surface. Dans sa phase d'aménagement, la mine emploie des ouvriers qualifiés avec une large proportion de travailleurs nationaux recrutés sur place. Mais une fois en exploitation, l'embauche d'Italiens s'accroît tandis que le nombre de salariés français baisse.

Le mineur est payé à la tonne extraite, ce qui impose un rythme soutenu à l'équipe composée de 6 à 8 personnes. La durée de travail est de 8 heures sur la base des trois huit : 6h-14h, 14h-22h, 22h-6h, 5 ou 6 jours par semaine. Les salaires sont peu élevés. Ils oscillent entre 7 francs et 7,50 francs par jour pour les mineurs au fond.

Les conditions de travail des mineurs sont pénibles. Ils travaillent dans des galeries étroites où la température varie entre 12 et 13 degrés. L'air est humide avec une faible teneur en oxygène. Il est difficilement respirable ; d'autant plus que plus les galeries avancent, plus il est nécessaire de créer une circulation de l'air forcée notamment en raison des gaz d'échappement des engins, de la poussière des éboulements et des gaz de tir. [L'aérage*](#) des mines est crucial pour le travail du mineur.

Les galeries sont sombres même si l'éclairage est assuré par des lampes à carbure ou frontale. Celles-ci sont récupérées à la lampisterie, au moment de la prise de poste avant la descente au fond. Une fois qu'il a pris sa lampe, le mineur accroche un jeton au tableau de contrôle pour signaler sa présence et l'enlève lorsqu'il remonte du sous-sol.

Etre mineur est un métier à risque en milieu hostile. Outre la mauvaise qualité de l'air respiré et l'utilisation d'explosifs, le risque d'incendie n'est pas négligeable. En cas de fumée dans les galeries, des masques et des bouteilles d'oxygène sont prévus en sous-sol et les machines sont équipées d'extincteurs. Les rats font également partie du quotidien des travailleurs de la mine. A la recherche de nourriture, ils convoitent les musettes des mineurs. Pour éviter les dégâts causés par ces nuisibles, dans les vestiaires, les habits sont accrochés à des cordes suspendues au plafond. Ce local est d'ailleurs surnommé "la salle des pendus".

Le creusement de galeries souterraines ainsi que le [foudroyage*](#) provoquent des affaissements de terrain en surface ; c'est pourquoi, les opérations de purgeage et de boulonnage sont essentielles. L'étang de Droitaumont s'est d'ailleurs formé suite à un affaissement minier en 1953.

Le problème le plus récurrent est celui de l'exhaure. Le creusement des galeries souterraines s'effectue généralement sous la nappe phréatique. L'eau arrive de toute part d'autant que le foudroyage favorise les infiltrations d'eau. Pour éviter l'inondation et l'ennoyage du sous-sol, l'eau est pompée puis évacuée dans la rivière ou dans les réserves d'eau potable, après traitement. Sans pompage des eaux d'exhaure, une mine peut être ennoyée en une journée. Le poids de l'eau pompée est 25 fois plus lourd que le minerai extrait. A Droitaumont, en 1983, pour une tonne de minerai extraite, il faut évacuer 23,5 m³ d'eau d'exhaure.

Le travail au fond constitue le cœur de l'exploitation minière. Mais d'autres métiers que celui de mineur la caractérise. La modernisation des techniques d'extraction du minerai de fer a développé des métiers comme mécanicien, hydraulicien, électricien, soudeur, ajusteur regroupés au sein du service d'entretien. Le carreau de mine réunit l'ensemble des installations de surface nécessaire au fonctionnement de la mine : chevalements, ateliers, magasins où le matériel est stocké, vestiaires, lampisterie, centre d'apprentissage, bureaux... C'est le haut de l'iceberg. Le lien entre la surface et le sous-sol est assuré par le puits.

Aérage

ensemble des processus et dispositifs utilisés pour apporter dans le sous-sol l'air frais nécessaire, diluer l'air vicié et rafraîchir les galeries



Le travail au fond

Foudroyage

suppression volontaire de piliers provoquant l'effondrement du toit de la galerie afin d'extraire le maximum de minerai



La salle des pendus



Le carreau de mine

Les guerres, l'âge d'or puis le déclin

Après seulement 3 ans d'exploitation, le développement de la mine de Droitaumont est freiné par l'avènement de la première guerre mondiale. L'ensemble du bassin ferrifère meurthe-et-mosellan tombe sous la domination allemande dès les premiers jours du conflit, à l'exception de Nancy. Dès le mois d'août 1914, la mine de Droitaumont interrompt son activité. La mobilisation générale des Français soumis aux obligations militaires, le retour de nombreux ouvriers italiens dans leur pays de naissance et les décisions des Allemands de démanteler une grande partie des installations sont à l'origine de cette interruption d'activité. L'exhaure reste néanmoins assurée. Cependant, courant 1916, les Allemands rééquipent la mine de Droitaumont pour en reprendre l'exploitation. A la fin de cette même année, des prisonniers russes procèdent à l'abattage du minerai. Leur manque d'expérience et leur malnutrition découragent les Allemands qui font à nouveau démonter les équipements. Ces prisonniers russes sont ensuite chargés du raccordement de la ligne ferroviaire d'Homécourt avec celle de Nancy. La guerre modifie le quotidien des habitants de Droitaumont. L'école devient un hôpital

militaire et l'enseignement des enfants est désormais dispensé au château de Moncel. L'armistice, en novembre 1918, conduit à la reprise de l'exploitation minière. Mais celle-ci est laborieuse. Les marchés se sont effondrés et le niveau d'extraction est tombé au plus bas. De plus, la main-d'œuvre qualifiée manque et il faut recruter à nouveau. Une deuxième vague d'immigration amène en Lorraine des milliers de familles italiennes, polonaises, mais aussi yougoslaves ou tchèques qui sont logées et prises en charge par la mine. Fin novembre 1918, Monsieur Leickman, le directeur de la mine de Droitaumont est de retour sur le site, accompagné d'une équipe d'ouvriers et d'employés qui s'étaient réfugiés au Creusot. L'occupation allemande a causé beaucoup de dégâts. Tout est à reconstruire. C'est un an plus tard qu'intervient la reprise de l'extraction.

Dans le bassin ferrifère, il faut attendre 1927 pour que la production trouve son niveau d'avant-guerre. En 1929, un nouveau record de 47 millions de tonnes est établi, mais la crise économique qui frappe l'ensemble de l'industrie sidérurgique brise aussitôt cet élan. Entre 1932 et 1934, la production de Droitaumont baisse de 70 %.

La société Schneider licencie du personnel : plus de la moitié des effectifs en 3 ans.

La situation économique de la sidérurgie et des mines s'aggrave à l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne nazie. Le bassin occupé travaille une fois encore pour l'ennemi. La pénurie de main-d'œuvre pousse les nazis à utiliser dès 1942 des prisonniers des pays de l'Est, surtout des Ukrainiens. Sous-alimentés et épuisés à la tâche, beaucoup ne reverront jamais leur pays. Le 13 juin 1940, l'ingénieur en chef de la mine de Droitaumont donne l'ordre de saboter les sous-stations électriques et d'envoyer les galeries. Malgré tout, l'Allemagne répare les dégâts et procède au dénoyage du sous-sol. L'exploitation de la mine reprend en avril 1941 sous l'autorité d'un "Beauftragte", nouveau directeur de la mine mandaté par le Reich. La main d'œuvre est renforcée grâce à l'arrivée de plus de 300 jeunes déportés polonais.

Le 3 septembre 1944, l'occupant allemand quitte la mine et la région. Au lendemain de la guerre, malgré d'énormes besoins de minerai et d'acier, la production reste faible en raison de la proximité des combats et des difficultés d'approvisionnement. A partir de 1950, la sidérurgie redémarre et



Vue aérienne de la mine

la production de minerai progresse très rapidement. En 1951, Schneider cède la propriété de la mine à la société des Mines de Droitaumont-Bruville nouvellement créée puis quelques années plus tard, deux nouvelles concessions sont octroyées : concession de Brainville (1 100 hectares) et de Conflans (800 hectares) qui ne seront finalement pas exploitées.

En 1960, la mine de Droitaumont connaît son âge d'or avec plus de 1,3 millions de tonnes de minerai extrait de son sous-sol. C'est l'ère de la modernisation. La mécanisation des techniques d'exploitation initiée dans les années 1930 se poursuit dans l'après-guerre avec la généralisation du forage pneumatique (le "jumbo") qui décuple la puissance du tir d'explosif, l'arrivée de chargeuses mécaniques et du boulonnage qui permet de supprimer le bois de soutènement. Néanmoins, même si les rendements ont beaucoup augmenté à la fin des années 1950 grâce aux évolutions techniques, les conditions de travail des mineurs ont peu évolué depuis 1914. Ils sont toujours rémunérés à la tonne et paient toujours leur poudre, outils et autre matériel utilisé.

Au tout début des années 1960, le puits II de Droitaumont est remplacé par une tour d'extraction. Quelques années plus tard, le purgeage se mécanise grâce à des machines munies d'un bec au lieu d'un godet. Les conditions de travail évoluent vers une plus grande spécialisation des hommes pour utiliser au mieux les machines. Le personnel qualifié des ateliers d'entretien prend une grande importance. Le salaire du mineur progresse avec le rendement, ce qui lui

assure un niveau de vie confortable. En 1960, la Lorraine ne connaît pas le chômage et ses mines assurent 94 % de la production nationale.

Alors que les prévisions sont optimistes, les mines de fer entrent en 1963 dans une crise de longue durée. Notre région n'a plus le monopole de l'extraction du minerai de fer qui s'est développée dans une dizaine de pays (Canada, Australie, Amérique du Sud, Afrique occidentale...) où l'exploitation, pratiquée à ciel ouvert est moins coûteuse. Les industries sidérurgiques européennes importent un minerai de fer moins onéreux avec une teneur plus riche en fer. De plus, le minerai lorrain est pénalisé par le coût d'une exploitation souterraine et des tarifs ferroviaires en hausse constante.

Les sites les plus touchés sont ceux dont la vente de minerai à l'extérieur constitue l'activité principale : Sancy, La Mourière, Valleroy qui ferme dès 1968. De 1963 à 1969, 18 mines sur 53 ferment et les effectifs sont réduits de plus de moitié en 10 ans. C'est la période des luttes sociales.

A Droitaumont, les premiers licenciements interviennent en 1966. Le conseil municipal de l'époque "s'insurge contre cette décision, appelle toute la population de Jarny à prendre conscience de la gravité de la situation et à s'unir autour du comité local de défense du bassin ferrifère et assure les mineurs et leur famille de son soutien total, de son appui sans réserve pour la défense de leur emploi". Ce type de délibérations se succède dans les années 1970. En mars 1977, une motion du conseil municipal dénonce les plans patronaux et gouvernementaux visant à la liquidation de la sidérurgie et des mines

de fer du Pays-Haut et en Lorraine dont les conséquences sont dramatiques (milliers de licenciements, aggravation des conditions de vie des sidérurgistes et mineurs). Un an plus tard, la société minière de Droitaumont-Bruville licencie à nouveaux 64 personnes. Le conseil municipal délibère, à plusieurs reprises, en faveur de la nationalisation des mines en général et de celle de Droitaumont en particulier.

En 1978, la mine de Giraumont ferme elle aussi ses portes, suivie de celle de Jarny en 1983. La mine de Droitaumont survit quelques années supplémentaires en raison de la teneur en fer de son minerai de 36 %. Mais le 20 janvier 1986, alors que le site compte encore près de 180 salariés, la mine de Droitaumont cesse son activité. La plupart du personnel est contraint d'aller travailler à la mine de Roncourt et le reste, soit une dizaine de personnes, sur les sites sidérurgiques de la société sidérurgique Arbed.

La fermeture des mines intervient alors que les mines de fer se sont mécanisées pour une exploitation de haute performance et l'obtention de seuils de production maximum. Les mineurs ont été sacrifiés à la politique du rendement et de la mondialisation.

Le démantèlement du carreau de mine de Droitaumont débute en 1988. La destruction du chevalement du puits I a lieu en mars 1989 suivie de celle de la tour d'extraction du puits II trois mois plus tard.



Démolition du skip

Ainsi s'achève l'histoire du bassin minier lorrain qui a produit 3 milliards de tonnes de minerai. Alors que les installations de surface sont démantelées, 40 000 kilomètres de galeries subsistent toujours dans le sous-sol lorrain.

Trois grands témoins du passé minier



René De Iseppi



Pierre Janin



Jean-Paul Goffez

René De Iseppi, Pierre Janin et Jean-Paul Goffez ont en commun d'avoir été employés à la mine de Droitaumont. Ils sont les témoins d'une époque où régnait l'industrie du fer et de l'acier, une industrie qui a fait la richesse de notre région et placé la Lorraine au tout premier plan de la révolution industrielle du XX^{ème} siècle. Pour ce numéro de Jarny Patrimoine, les artisans de l'extraction du minerai de fer ont des choses à dire à la communauté jarnysienne.

Du centre d'apprentissage au fond : plus de 30 ans passés à la mine

René De Iseppi entre en apprentissage à la mine en 1952. Il a 15 ans. "C'est à la sortie de l'école primaire, avec le certificat, qu'on partait à la mine, surtout quand, comme moi on était fils de mineur. Ca commençait par 3 ans au centre d'apprentissage, pour passer le CAP de mineur."

Pour **Pierre Janin**, son aîné de quelques années, c'est le 1^{er} septembre 1949 que tout commence. "En fait, je n'ai fait qu'un an d'apprentissage et fin août 1950 j'ai eu le CAP de mineur. Si je suis arrivé en retard à la mine, c'est que j'ai commencé par être apprenti mécano au garage Peugeot de Jarny où un apprenti gagnait 15 centimes. Il s'agissait d'une petite somme alors que mes copains avaient 60 centimes par jour et 1,20 F au fond, dix fois plus que moi, au centre d'apprentissage de la mine. Je n'ai pas hésité longtemps."

Le petit dernier, **Jean-Paul Goffez**, arrive au centre en 1959. "Je suis un

des derniers apprentis qui ont fait 3 ans d'apprentissage. Mais si j'ai été un peu mineur au fond, ensuite, j'ai surtout travaillé au service entretien, car j'étais bon en mécanique. J'ai terminé en qualité d'électromécanicien en 1984 à la fermeture de la mine." A cette date commence, pour les mineurs de Droitaumont qui n'avaient pas atteint l'âge de la retraite, la longue suite des mutations. Jean-Paul Goffez se souvient : "Avec 7 ou 8 autres, tout en habitant Jarny, nous avons été envoyés à Audun-le-Tiche, puis Serrouville et enfin Tressange. On a vu la différence. Ce n'était pas Droitaumont où régnait une très bonne ambiance de copains, surtout à l'entretien. J'ai personnellement fait les 3x8 jusqu'à ma retraite en 1994."

René De Iseppi revient sur le dur chemin suivi par tout mineur à cette époque. "Dès la 2^{ème} année d'apprentissage, on descendait au fond un jour sur deux, dans un quartier aménagé à l'abattage et on chargeait les wagons. Après 3 ans d'apprentissage et l'obtention du CAP, on était aide-

mineur. Au fond, on remplaçait des mineurs dès que cela était nécessaire." Ils ont chacun donné une bonne trentaine d'années de leur vie à la mine et en ont tiré des enseignements.

Pour **Pierre Janin**, "après l'armée, je suis revenu à la mine avec difficulté. Ce n'était pas ma tasse de thé. J'avais mon père et mes deux frères mineurs et mon père ne voulait pas me voir moi aussi à la mine. Pourtant, j'ai fait tous les stades du métier jusqu'à ma retraite en qualité de responsable d'équipe. J'ai travaillé 32 ans et je suis parti en retraite à 50 ans."

René De Iseppi a vécu une histoire peu ordinaire. "J'ai fait mon service militaire dans l'armée française, 2 ans à Thionville, alors que j'étais Italien ! A mon retour, je suis allé au commissariat pour établir mes papiers d'identité et on m'a dit que ce n'était pas possible parce que j'étais Italien. Une histoire de fou. Comment j'ai pu faire 2 ans de service militaire si je suis Italien ? Du coup, ma femme qui était française serait devenue Italienne ! A chaque démarche, je me faisais renvoyer.

jarnysien racontent...

Finallement après des années alors que je ne demandais plus rien, ma situation s'est réglée. J'ai pris ma retraite en 1984 à l'âge... de 46 ans, après 31 ans de mine. Mais comme je faisais moniteur d'auto-école depuis 1972, j'ai continué dans cette voie."

Pierre Janin porte bien son âge. "J'ai 85 ans, il faut croire que la mine conserve. Mais on était 21 au centre d'apprentissage en 1949 et on n'est plus que 3 de cette époque. La vie passe vite. J'ai arrêté en 1981 après 32 ans de mine, toujours au fond, mis à part un an et demi de service militaire en Allemagne."

Un métier difficile...

Pierre Janin évoque la dureté du métier. "Je me souviens avoir commencé un samedi. J'ai tout de suite été mis au chargement des wagons qui contenaient 2,5 tonnes chacun. On en remplissait 10 à 12 par jour, c'est-à-dire 25 tonnes en 8 heures. Après le CAP, à 18 ans, j'ai été chargeur à la main. Comme on se payait nous-mêmes nos bleus, ma mère m'avait cousu plusieurs épaisseurs de tissu au genou pour me protéger des frottements de la pelle. Une équipe comprenait 1 mineur et 2 manoeuvres et on sortait environ 27 wagonnets soit plus de 65 tonnes par jour !"

René De Iseppi a été logé à la même enseigne. "On était payé au rendement, dans mon quartier aussi, avec un chef mineur on sortait 25 tonnes par jour et pendant 15 ans on était éclairé avec une lampe à carbure. Ces premières années ont vraiment été dures. Ensuite avec la mécanisation, c'était peinarde. Mais du coup on chômait une semaine par mois et on changeait de quartier chaque semaine. On était 7 par équipe volante. On était mieux payé, mais les fumées du diesel, c'était le pire."

...et dangereux

Jean-Paul Goffez confirme que "travailler à la mine n'était pas une promenade de santé. Il fallait sans cesse veiller aux chutes de blocs. Dans mon activité d'entretien, les dépannages

étaient dangereux et nous intervenions un peu partout."

Concernant les dangers quotidiens menaçant les mineurs, chacun a ses souvenirs plus ou moins tragiques.

Pour **René De Iseppi** "au début il y a eu des morts. Comme mon cousin et j'y étais. Avec le temps et la vigilance des mineurs, il y en a eu beaucoup moins. Peut-être un tous les 15 ans."

Pierre Janin a lui aussi des images à l'esprit. "J'en ai vu des accidents, en particulier un jeune de 20 ans qui devait se marier quelques jours plus tard. Il a eu la tête brisée entre les tampons de deux wagons. C'était mon voisin."

La seconde guerre mondiale, une période sombre

Parmi les pages marquantes de l'histoire de Droitaumont à faire connaître au plus grand nombre, il y a la période noire de la seconde guerre mondiale.

Pierre Janin se souvient. "Pendant cette période, des prisonniers de guerre étaient forcés de travailler à la mine. Ils étaient enfermés et à peine nourris par les nazis. Les Français étaient solidaires de ces malheureux et l'ont pour certains payés cher, même pour un simple soupçon. Mon père qui avait des idées très à gauche, s'est enfui avec mon frère à Ville-sur-Yron. Les Allemands sur dénonciation embarquaient des gens. Ainsi des mineurs soupçonnés d'être de gauche et notamment du Parti Communiste ont été déportés. Je pense notamment à Messieurs Chiocchi, Viriet et Claude, tous morts en déportation."

Jean-Paul Goffez a sans doute raison de dire : "Les anciens de Droitaumont réunis au sein de l'association 39-45 (comme les années de naissance de ses membres) ont la responsabilité de faire connaître l'histoire de la mine."

Un devoir de mémoire nécessaire

Quand on leur demande leur avis sur l'industrie minière en général et la mine de Droitaumont en particulier,

ils s'accordent à dire comme **Pierre Janin** que "la fermeture des mines ne se justifiait pas vraiment. A Droitaumont, il restait au moins 25 années d'extraction possible de minerai. Il y a eu environ 600 mineurs et à la fin autour de 200. Ici, le minerai avait un taux de fer de 36 %, ce qui pour la Lorraine, est élevé."

Pourtant, on ne peut faire le reproche aux mineurs de ne pas avoir lutté des décennies durant pour non seulement faire valoir leurs droits mais aussi défendre la richesse naturelle qu'est le minerai de fer. "On a fait souvent grève" note **René De Iseppi**.

Conserver et transmettre la mémoire de l'histoire minière est essentiel. **Jean-Paul Goffez** indique qu'il est personnellement engagé dans cette mission. "Après 35 ans de mine, je suis en retraite et je fais partie de ce qu'on appelle "l'équipe du mardi" qui s'occupe de l'entretien des chemins de randonnée, de l'entretien d'une mare et de la conservation et transformation du site de la mine. Nous avons en projet la réalisation d'une sorte de mémorial. Par exemple, depuis 1912, j'ai recensé 35 mineurs tués à la mine ; deux plaques rappelaient les noms des mineurs tués à une période antérieure. Elles ont disparu quand les anciennes installations ont été détruites. Malgré nos efforts, nous n'avons pas encore réussi à restituer ce souvenir précieux." Il conclut : "Quand on a des enfants et petits-enfants, on mesure l'importance de connaître et faire connaître cette histoire. De nombreuses personnes ignorent qu'il y avait une mine à cet endroit. Il faut que tout le monde le sache."



Vue d'ensemble

La cité minière

L'aménagement urbain et l'organisation spatiale de Jarny résultent en partie de son histoire minière : deux quartiers mineurs ont été construits proches des anciens sites d'extraction, à Moulinelle et à Droitaumont. Lors de la mise en exploitation des gisements de fer, les sociétés minières font massivement appel à la main d'œuvre étrangère, principalement italienne et polonaise, pour édifier les puits et mettre en route les exploitations.

En 1886, le recenseur compte à Droitaumont 186 maisons (pour 217 ménages). Grâce à la mine, le quartier connaît une première expansion avec en 1911, 423 maisons recensées pour 821 ménages. Tous les travailleurs ne parviennent néanmoins pas à se loger sur place. La raréfaction des logements engendre l'augmentation des loyers à

Jarny de 130 francs par pièce et par an à 180 francs. D'autres vivent sur place mais dans des logements précaires avec des lits communs où 2 voire 3 ouvriers se succèdent en fonction de leurs heures de travail. Des cantines privées fleurissent également aux abords du carreau de mine. Construites en bois ou en torchis, elles possèdent souvent deux étages. Le rez-de-chaussée sert à la fois de réfectoire, de débit de boissons, de salle de danse et de cuisine. A l'étage se trouve un dortoir très mal éclairé avec un plancher couvert de paillasses sur lesquelles les ouvriers dorment. Les conditions de vie y sont pénibles en raison de l'insalubrité et de la promiscuité.

La société Schneider fait alors le constat que le petit village de Droitaumont dont la population est pourtant en

plein essor ne peut offrir assez de logements aux nouveaux venus. Aussi, elle décide d'assurer à son personnel des conditions de logement convenables à proximité de leur lieu de travail. Pour fixer et stabiliser la main d'œuvre, elle fait construire une cité ouvrière. L'amélioration des conditions d'hébergement permet aux industriels de disposer d'un personnel fidèle tout en diminuant les risques de mouvement sociaux et en atténuant la concurrence salariale entre les diverses exploitations. Le logement du personnel devient alors le complément indispensable de l'industrie. Schneider acquiert 800 hectares auprès du Comte de Redon : les terres de Moncel, les fermes de Moncel, de Sainte-Catherine, de la Grange, du Breuillot ainsi que le Bois du Four et tout le terrain autour de la mine.



La cité de Droitaumont

La cité de Droitaumont

Schneider met alors en place une politique de l'habitat structurée en fonction de critères sociaux et moraux afin de préserver la hiérarchie de l'entreprise en dehors du lieu de travail. En effet, la cité minière présente deux espaces bien distincts : les logements des cadres plus confortables que les autres ne cohabitent pas avec les habitations des employés et des ouvriers. De plus, les célibataires jugés instables sont séparés.

En 1911, les cités minières hébergent 243 personnes dans 39 maisons. Peu avant la première guerre, la construction de trois rangées d'une trentaine de maisons est achevée. Ce sont les actuelles rues Jean Moulin, Pierre Brossolette et Gabriel Péri, désignées à l'époque par les lettres A, B et C. Une distance est marquée avec les cadres dont les maisons plus confortables sont construites au-delà du Bois du Four. Les célibataires sont quant à eux logés au "Tripoli" dans 10 logements de 2 pièces implantés dans l'actuelle rue de Milan.

Les maisons des cités ouvrières sont jumelées mais elles possèdent des entrées individuelles. Elles répondent à une volonté d'hygiène et de confort. Même si elles ne bénéficient pas du tout-à-l'égout, des pompes à eau sont installées à une vingtaine

de mètres d'intervalle dans chacune des rues. Chaque logement dispose d'un jardin. Il est composé d'une cave, d'une cuisine, d'une pièce à vivre et d'une laverie en rez-de-chaussée et de deux chambres à l'étage. Le loyer et le charbon sont retirés du salaire. Quand un ouvrier quitte la mine, il doit également quitter sa maison. A partir de la fin des années 1960, les sociétés minières se désengagent

progressivement de la gestion des logements de leurs salariés.

La vie collective de la cité est totalement prise en charge par la société Schneider qui construit une école, une salle des fêtes, un lavoir en contrebas de la rue Jean Moulin et une gare. Tout est prévu pour que les ouvriers puissent y vivre sans en sortir : alimentation, loisirs, santé, œuvres sociales.



Le lavoir de Droitaumont



L'école de filles

La construction du groupe scolaire de Droitaumont est achevée en 1914. Cette école accueille les enfants d'ouvriers et remplace un premier établissement scolaire aménagé dans une maison de la rue C. Elle compte une école de garçons et une de filles ainsi qu'une école maternelle. Dans les années 1930, plus de 360 élèves fréquentent cette école.

La gare est érigée à l'extrémité de la rue des Ecoles, entièrement financée par la société Schneider qui débourse 51 300 francs pour établir une halte de voyageurs à Droitaumont, après avoir obtenu l'accord de la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est. La gare est modeste avec une salle d'attente au rez-de-chaussée et le logement du chef de gare à l'étage. Située sur la ligne Nancy-Longwy, elle remplace l'omnibus qui reliait jusqu'alors Droitaumont à la gare de Conflans-Jarny.

La cité minière est un lieu plein de vie. Au croisement des rues du Bois du Four et de Bruville, une cantine ouvrière fait office de restaurant et de café. Cet établissement connu sous le nom de "Baraquon" propose également quelques chambres en location

ainsi qu'un salon de coiffure et un débit de tabac. Les cabarets et les cafés se multiplient. A cette époque, Droitaumont-village compte 7 cafés. Des cabarets fleurissent le long des routes. Dans les années 1910-1920, l'alcoolisme et la prostitution semblent être répandus à Droitaumont. C'est à cette même période que le commissariat voit le jour, un temps refusé par les communes de Conflans, Labry, Giraumont et même Jarny, estimant que la présence policière n'était pas nécessaire. La création de cet établissement est également soutenue par la société des mines de Droitaumont et celle de Jarny.

L'amusement et les loisirs peuvent également être bon enfant. Le sport fait partie du quotidien des mineurs. Une équipe de football à l'effigie du quartier voit le jour : l'EFCMJD, l'Entente Fraternelle des Cheminots Mineurs de Jarny Droitaumont. Dans la salle des fêtes construite par la société Schneider, on danse, on fête les départs en retraite ou la Sainte-Barbe.

La vie des mineurs est en effet rythmée par des fêtes et manifestations. Chaque 14 juillet, les écoliers de Droitaumont assurent un spectacle, dans le Bois



Le Baraquon

du Four, à côté de la salle des fêtes. Le même jour, un comité élit le jardin le mieux fleuri des cités. Les dimanches, les bistrotts et cafés sont très fréquentés. On peut y jouer au jeu de quille.

Parmi les fêtes et manifestations, la Sainte-Barbe occupe une place centrale dans la vie des mineurs. Le martyr de Sainte-Barbe remonte aux alentours de 235 dans l'ouest de la Turquie. Barbara, fille unique d'un riche païen, est décapitée par son père lorsqu'il apprend qu'elle s'est convertie au christianisme. A peine son crime commis, il est mortellement frappé par la foudre. Sainte-Barbe est la patronne de toutes les corporations qui font usage d'explosifs (artilleurs, artificiers, mineurs, sapeurs-pompier...). A Jarny, la statue de Sainte-Barbe, après avoir été remontée de la mine a désormais trouvé sa place dans le chœur de l'église Saint-Maximin.

Le 4 décembre, jour de la Sainte-Barbe, constitue l'une des dates les plus importantes du calendrier minier. Ce jour-là, les cités minières sont très animées. Tout le personnel de la mine, directeur, ingénieurs, contremaîtres, ouvriers en passant par

les apprentis, revêt sa tenue du dimanche. La journée est chômée. Croyants et non-croyants se mettent sous la protection de Sainte-Barbe, qui intercède auprès de Dieu pour mettre les mineurs à l'abri des accidents. Après la messe, tous suivent le cortège dans lequel la statue de Sainte-Barbe est portée par des mineurs en bleu de travail avec casque et lampe sur la tête. Cette procession relie l'église à la salle des fêtes où un grand vin d'honneur est servi, suivi d'un bal. Après les cérémonies officielles, les mineurs font la fête entre eux, en dansant, en buvant du vin et en chantant. Au fil des années, le rituel catholique disparaît peu à peu et la Sainte-Barbe s'est transformée en un moment d'expression des revendications syndicales des mineurs. Les festivités conservent quant à elles toute leur place.

Pendant presque 80 ans, la fête de la Sainte-Barbe est le symbole d'une vie de quartier intense.



La mare

La renaissance du carreau de mine de Droitaumont

Malgré la fermeture de la mine en 1986, le quartier de Droitaumont a continué à se développer avec la construction d'habitations rues du Bois du Four et Jean Rostand, autour de la chapelle et route de Friaucville. Du temps de l'activité minière, Droitaumont était un quartier vivant : on y travaillait, on y allait à l'école, on y dansait dans la salle des fêtes. Pour impulser un nouveau souffle, habitants et Municipalité ont uni leurs efforts afin de donner une seconde vie au carreau de mine.

En effet, depuis 2005, quelques habitants du quartier, tous bénévoles, la plupart anciens mineurs, donnent de leur temps pour réaménager le site. Cette intervention a pu être initiée grâce au Fonds d'Initiatives Citoyennes (FIC), dispositif financé par la Ville et le Conseil Départemental. Après un important travail de défrichage, des chemins pédestres ont été tracés, en lien avec les parcours de randonnée en direction

du château de Moncel. Des arbres ont été plantés. Une mare a été réhabilitée. Une passerelle sur l'Yron a été aménagée ainsi qu'un coin pêche et une aire de jeux. En 2009, l'aménagement d'un espace dédié à l'historique de la mine de Droitaumont a permis de rendre hommage aux mineurs.

La Ville de Jarny remercie vivement les bénévoles pour leur engagement sans faille au service de leur quartier et de la vie locale. Cette contribution citoyenne représente des milliers d'heures de travail qui ont permis de réaffirmer l'identité minière de Droitaumont. Les habitants se sont réapproprié les lieux. Un nouvel espace public a ainsi été aménagé au profit de tous : les enfants avec l'aire de jeux, les familles qui peuvent s'y promener en toute quiétude, les pêcheurs et les randonneurs. Chaque été, les participants aux chantiers jeunes viennent prêter mains fortes aux bénévoles.



L'équipe de bénévoles

Dans la continuité de cette requalification, la Ville a souhaité procéder à la réhabilitation architecturale des bâtiments du carreau de mine en partenariat avec l'Établissement Public Foncier de Lorraine (E.P.F.L.) et finaliser ainsi les aménagements réalisés par les bénévoles du quartier. Pour conserver et valoriser ce patrimoine industriel remarquable, une salle socio-culturelle de 140 m² est aménagée dans les anciens magasins (pour le comité de quartier, les associations et les habitants pour des réunions, des expositions, des fêtes de famille...). Un espace extérieur de 4 500 m² équipé de bornes d'eau et d'électricité peut accueillir diverses festivités (brocante, cirque, fête de quartier etc). Un parking complète ces aménagements. Des bâtiments ont été conservés (le magasin et les garages transformés en lieux de stockage et en sanitaires) tandis que d'autres ont été démolis (la bâtisse dite "l'huilerie" et l'ancien atelier). L'opération menée avec l'E.P.F.L. s'élève à 2,3 millions d'euros dont 1,5 millions pris en charge par la Ville.



Réhabilitation du carreau de mine

Ce nouveau site est inauguré les 16 et 17 septembre 2017, à l'occasion des journées du patrimoine. Il porte le nom "d'Espace Rachel Foglia", enfant de Droitaumont et élue locale décédée en 2014, en hommage à tout le travail qu'elle a réalisé pour la Ville de Jarny et le Jarnisy. Des animations culturelles et festives sont organisées pendant deux jours.

Après plus de 80 ans consacrés à l'exploitation minière, le carreau de mine de Droitaumont est désormais dédié à la culture, aux festivités et à la détente. Ce lieu hérité du passé minier de Jarny a traversé les décennies et devient à nouveau un lieu de vie.

Ce numéro de Jarny Patrimoine est dédié à tous les anciens mineurs de Jarny. Pour rédiger cette publication, la Ville s'est appuyée sur plusieurs sources : l'ouvrage de Luc Delmas et Daniel Gondelbert "*Jarny 1815-1914, du village à la cité*" et Jarny Patrimoine n°4 sur le quartier de Droitaumont. L'écriture de ce fascicule a également été possible grâce au travail de Monsieur Alain Baudet, référent du comité de quartier des Lotissements, qui a réalisé un petit livret sur "*Droitaumont et sa mine*" et à l'appui de Monsieur Pierre Gossot, Président de l'association de sauvegarde du patrimoine jarnysien. La Ville de Jarny les remercie chaleureusement ainsi que les anciens mineurs de Droitaumont qui ont accepté de témoigner et de raconter leur expérience passée dans ces quelques pages.

Jarny Patrimoine n° 11 - Supplément Jarny Mag - juillet 2017

Directeur de la publication : Jacky Zanardo

Suivi de réalisation : service Communication/Culture/Vie citoyenne

Crédit photos : Ville de Jarny, Alain Baudet, Jean-Paul Goffez et Hervé Magnolini

Conception : anagram Nancy

Impression : Digit'Offset Marly

2 500 exemplaires sur papier recyclé